

Fascinant, vous dites ?

RÉAL BÉLANGER, *Henri Bourassa : le fascinant destin d'un homme libre*, Québec, PUL, 2013, 552 pages

Michel Rioux

Volume 8, numéro 2, printemps 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71305ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rioux, M. (2014). Compte rendu de [Fascinant, vous dites ? / RÉAL BÉLANGER, *Henri Bourassa : le fascinant destin d'un homme libre*, Québec, PUL, 2013, 552 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 8(2), 5–6.

FASCINANT, VOUS DITES?

Michel Rioux

Journaliste

RÉAL BÉLANGER

HENRI BOURASSA : LE FASCINANT DESTIN D'UN HOMME LIBRE

Québec, PUL, 2013, 552 pages

Dans la quatrième de couverture, l'éditeur, Presses de l'Université Laval (PUL), n'arrive pas à contenir son enthousiasme. Faisant écho au titre de l'ouvrage de Réal Bélanger, *Henri Bourassa : le fascinant destin d'un homme libre*, les PUL y vont d'un « fascinant destin » suivi d'un « destin fascinant », en passant par « un esprit critique aiguisé », un « personnage plus grand que nature », un « auteur solide », un « journaliste brillant », un « conférencier incomparable », un « homme politique téméraire et courageux », un « défenseur vigoureux du nationalisme canadien », un « orateur exceptionnel », un « homme libre ».

Tant d'éloges en si peu d'espace pour un seul homme, cela pourrait conduire à appréhender cette biographie avec une certaine circonspection. Du moins si on accorde quelque valeur à ce que Talleyrand a déjà dit là-dessus, à savoir que « tout ce qui est exagéré devient insignifiant ».

Eh bien non !

De cette brique de quelque 550 pages à la typographie serrée se dégage le portrait d'un homme qui, à travers, et peut-être même à cause de sa démesure, a marqué son époque comme peu d'hommes publics ont pu le faire, en son temps et depuis. En matière de démesure, le fils Bourassa s'était rapidement distingué de son père Napoléon, architecte, peintre et sculpteur, qui professait ne pas aimer « les couleurs vives, ni en peinture, ni en politique » (p. 4). En effet, tant dans ses paroles, dans ses écrits que dans son action politique, le fils fut ce qu'on appelle un homme coloré, c'est le moins que l'on puisse dire !

L'auteur, en conclusion, prend une mesure honnête de l'homme :

Tributaires de son ultramontanisme et de son époque, les opinions de Bourassa dans les domaines social et économique ne sont guère progressistes [...]. Il en découle une vision parfois anachronique et plutôt étriquée des choses, et des hommes, des femmes surtout, dont il contribue à retarder l'émancipation (p. 536).

Mais de cette vie fourmillante, dont plusieurs aspects mériteraient qu'on s'y attarde davantage, par exemple cette détestable misogynie qu'il afficha sa vie durant et cette soumission à Rome qu'on ne peut guère s'imaginer aujourd'hui, il faut ici retenir quelques lignes de force.

CANADIEN, SON NATIONALISME

Son nationalisme canadien d'abord, proche parent d'un politicien davantage contemporain. En 1904, Bourassa en donnait cette définition.

Notre nationalisme à nous est le nationalisme canadien, fondé sur la dualité des races et sur les traditions particulières que cette dualité comporte. Nous travaillons au développement du patriotisme canadien, qui est à nos yeux la meilleure garantie de deux races et du rapport mutuel qu'elles se doivent.

Il ajoutait :

La nation que nous voulons voir se développer, c'est la nation canadienne, composée des Canadiens-français et des Canadiens-anglais, c'est-à-dire de deux éléments séparés par la langue et la religion, et par les dispositions légales nécessaires à la conservation de leurs traditions respectives, mais unies dans un sentiment de confraternité, dans un profond attachement à la patrie commune (p. 117).

De cette brique de quelque 550 pages à la typographie serrée se dégage le portrait d'un homme qui, à travers, et peut-être même à cause de sa démesure, a marqué son époque comme peu d'hommes publics ont pu le faire, en son temps et depuis.

Cette profession de foi devait connaître son chemin de Damas l'année suivante. Car dans cette carrière politique aux multiples rebondissements, une date charnière se détache. Celle du 21 février 1905, alors que Wilfrid Laurier, à l'occasion d'un discours dans lequel il avait exprimé sa vision d'un Canada fondé sur le principe des deux nations, avait suscité l'enthousiasme. « Il n'y a pas de doute. Henri Bourassa, comme les autres nationalistes du Québec, comme Armand La Vergne, savoure l'excitante victoire de ce moment historique. » (p. 144). Il s'agissait de la fameuse clause scolaire touchant la minorité canadienne-française dans l'Ouest, que Laurier avait jusque-là eu peur d'aborder de front. Mais Bourassa et les nationalistes québécois avaient si bien joué la mouche du coche que le premier ministre avait fini par se redresser. Mais, comme le souligne l'auteur :

Ce qui s'abat sur lui au lendemain du 21 février, c'est la quasi-émeute, la bataille rangée, la lamentation de la majorité canadienne-anglaise qui se serre les coudes. En une dizaine de jours, le premier ministre recule jusqu'à la capitulation et redevient le politicien de 1896 et de 1897 (p. 145).



Bourassa s'éloignera de Laurier, qui fut longtemps son idole, écrivant quelques années plus tard que « cet homme éminent que la Providence a si bien doué, que les circonstances ont si bien servi, n'a eu, au fond et toute sa vie, qu'un principe : se laisser vivre ; qu'un culte : sa gloire et son avantage » (p. 307). Il condamnera sans merci les députés libéraux québécois qui l'ont suivi. Et à compter de ce moment, souligne le biographe, Bourassa s'inquiétera.

Le caractère biculturel et bilingue du Canada [...] se révèle définitivement en péril. Bourassa luttera désormais sans relâche pour repousser cet impitoyable dénouement qui attaque de front des principes fondamentaux de son mouvement nationaliste (p. 159).

LANGUE ET FOI

Huit mois exactement après avoir fondé le quotidien *Le Devoir*, Henri Bourassa devait s'illustrer dans la défense d'une cause qu'il aura à cœur toute sa vie : la langue doit être la gardienne de la foi !

Il s'agit du fameux discours du 10 septembre 1910 à l'église Notre-Dame, où se déroulait le congrès eucharistique. L'archevêque de Westminster, le cardinal Bourne, venait de soutenir un point de vue auquel Henri Bourassa ne pouvait adhérer. Comme le décrit l'historien Bélanger :

Mgr Bourne avance que la langue et la culture anglaises doivent devenir le moyen privilégié de conversion et de propagande au Canada, particulièrement dans l'Ouest canadien où la population s'accroît rapidement.

La vie tout entière de Bourassa avait été jusque-là, et le demeurera jusqu'à la fin, résolument engagée dans la conviction que la langue française était, au Canada, la meilleure gardienne de la foi catholique, son rempart en quelque sorte.

On comprendra qu'il ait été sensible aux arguments de Mgr Langevin, de Winnipeg, qui s'était dit personnellement blessé après les événements de 1905 sur la question des écoles catholiques dans l'Ouest. Ce dernier, s'étant approché de Bourassa, lui glissa à l'oreille : « Laissez pas ça là, il faut répondre,

VOIR BOURASSA...

à la page 6

BOURASSA...

suite de la page 5

il faut répondre.» Témoin de la scène, l'abbé Groulx l'a racontée (p. 320). Devant une foule désormais en délire, il clame :

Mais, dira-t-on, vous n'êtes qu'une poignée; vous êtes fatalement appelés à disparaître; pourquoi vous obstiner dans la lutte? Nous ne sommes qu'une poignée, c'est vrai; mais ce n'est pas à l'école du Christ que j'ai appris à compter le droit et les forces morales d'après le nombre et par les richesses. Nous ne sommes qu'une

poignée, c'est vrai; mais nous comptons pour ce que nous sommes et nous avons le droit de vivre (p. 324).

On parle de ce discours dans tous les milieux. On l'étudie dans les collèges. Laurier, qui était présent, en prend bien sûr ombrage. Il s'emploie dorénavant à «ruiner le prestige de Bourassa» (p. 328). La rupture entre les deux hommes est désormais consommée.

On arrive mal, aujourd'hui, à comprendre qu'un homme peut à ce point être actif sur tant de fronts à la fois, et pendant une aussi longue période. C'est le grand

mérite de Réal Bélanger d'avoir rassemblé tous ces pans de vie pour qu'en sorte un portrait aussi précis d'un homme qui fut aussi multiple. En refermant ce livre, on ne peut qu'être d'accord avec André Laurendeau, qui écrivait en 1954: «On n'enferme pas un être comme Bourassa dans une formule: il dépasse toujours par un côté ou par un autre» (p. 537). ❖

ROBERT MAJOR
PARTI PRIS: IDÉOLOGIES ET
LITTÉRATURE
Montréal, Nota Bene, collection
Visées Critiques, 2013, 489 pages

Notre vieux vingtième siècle est jonché de la fondation de revues, de magazines, de périodiques d'idées. C'est toujours une aventure de fonder une revue. Toujours.

Paris, les années trente. Le romancier Paul Nizan évoque dans son roman *La Conspiration* un trio de jeunes qui lance une revue de gauche, très à gauche, qu'ils appellent *La Guerre civile*. «Ils ne se doutaient pas alors que ce qu'il y avait de plus important dans cette aventure c'était les heures qu'ils passaient avec des typographes habiles et narquois, dans la petite imprimerie.»



Illustration de Malcolm Reid
Pierre Maheu

En 1963, le beau ténébreux Pierre Maheu, le fringant métis André Major, l'austère poète (qui n'était pas si austère que ça quand on le rencontrait), Paul Chamberland, le harangueur de foules Jean-Marc Pottle, et quelques autres fondaient *Parti pris*. Ils arrivaient au bon moment avec la bonne insolence. Jean Lesage, à Québec, donnait le goût de la nation. Che Guevara, à La Havane, donnait le goût du socialisme. Même Tommy Douglas, à Ottawa, et Michel Chartrand, à Montréal, donnaient ce même goût, tellement le socialisme était un cri planétaire. La revue qui combinerait les deux, c'était *Parti pris*. La nation se libérerait, les travailleurs se libéreraient. Et en ajoutant la laïcité, troisième grand principe, nation et travailleurs seraient libérés de l'église.

La revue fut publiée 39 fois, de 1963 à 1968, s'arrêtant juste avant mai 68, que Paul

Chamberland a vécu à Paris. Et ça a cliqué avec les jeunes. Ce fut un phénomène. Les fondateurs avaient choisi la combinaison gagnante et ils l'avaient fait en termes québécois. Je me souviens de l'électricité qu'il y avait dans l'air.

*

Robert Major (parent d'André Major semble-t-il, mais lointain) s'est donné la tâche, dans ce livre édité par Nota Bene, la maison académique de Québec désormais de Montréal, d'examiner cette revue de près, article par article, idée par idée. Les débats de la gauche des années soixante défilent. Il y a ici une riche mine d'information et de discussion.

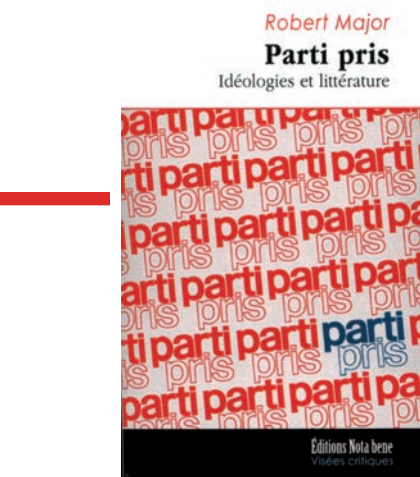
Mais un examen du livre révèle qu'il s'agit de la réédition d'un livre de 1979, seulement une dizaine d'années après l'apogée de la revue. Et ça change beaucoup la lecture.

Un des atouts de ce livre est de donner sa pleine importance à Pierre Maheu. Mort dans une collision d'auto vers 1990 et n'ayant pas publié beaucoup de livres, Maheu tend à être oublié dans l'histoire de *Parti pris*. Mais celui qui lit la revue voit sa force: c'était le grand styliste de *Parti pris*. Il tenait la revue ensemble. «L'apparition dans notre littérature d'un érotisme sain et heureux témoigne d'une transformation profonde du Québec, d'une victoire majeure». Un paragraphe de Maheu, cela clarifiait un enjeu, le vulgarisait, l'élevait à l'état d'aphorisme.

Une autre personnalité ressortait, Thérèse Dumouchel, une rare fille dans cette aventure de gars. «Brecht et Artaud comprenaient le mal de leur siècle [...] le théâtre entre leurs mains ne s'est pas transformé en thèse. Il reste un divertissement, mais intelligent.» À la Bibliothèque nationale, à un colloque *partipriste* en 2013, j'ai rencontré la sympathique fille-parmi-les-gars. Elle est toujours une femme qui n'a pas sa langue dans sa poche.

Parti pris a fait oeuvre de pionnier, je serais porté à dire «*Ne lui posons pas de colles!*», mais les revues de gauche dessinent la société qu'elles veulent créer et on peut toujours trouver ce qui manque ou qui cloche; ce qui a mal prévu le futur. C'est ce que fait Robert Major. En 1979, quand il publie ce livre, il est ce que j'appellerais un jeune homme de la vieille gauche. L'Union soviétique est encore solide, la Chine rouge est encore Rouge. La revue *Parti pris* a cessé de paraître depuis longtemps, mais sa maison d'édition continue de produire des livres.

Robert Major voyait *Parti pris* comme une revue marxiste-léniniste. Y a-t-il de la place pour un désaccord? Moi je dirais: *marxiste sûre-*



ment... léniniste c'est moins sûr. Et dans son livre, il juge la revue insuffisamment marxiste; mal informée sur Lénine. Aussi, étudiant en littérature, il désire une revue riche en analyses marxistes des classiques et des nouveautés. *Parti pris* n'a pas ce désir.

Dans les années soixante, il y avait la Vieille Gauche – communisme, sociale-démocratie, anarchisme, trotskysme aussi. Et il y avait en même temps la Nouvelle Gauche. Pacifisme, libération culturelle, *folk music* et ethnicité, Cuba et décolonisation, communes et groupes d'affinité, socialisme à visage humain. Pistes vers la cause des femmes, des gais, de l'écologie, qui mûrissent en 1970.

Parti pris vivait de grandes tentations nouvelle-gauche, je crois. Il façonnait son propre socialisme, existentiel, nord-américain, improvisé. Ses lacunes? Moi je les vois du côté d'un faible féminisme, d'un peu d'homophobie, d'une sourde oreille à l'écologie. Car *Parti pris* était français et républicain aussi, traditionaliste en matière hommes-femmes. Un mot-clé c'est *existentiel*: moi je vois *Le deuxième sexe*. On peut aussi voir Sartre en Russie et en Chine.

Mon moment le plus poignant en lisant ce livre c'est quand Robert Major célèbre Raoul Duguay, mais avec réserves.

«De quelle révolution s'agit-il? Il me semble s'opérer un glissement chez Duguay vers un utopisme vaporeux propre à la contre-culture des années soixante.»

Oui, un glissement, comme le glissement de Justine et Chloé Dufour-Lapointe sur les collines de Sotchi. Un glorieux glissement. Une aventure contre-culturelle. L'aventure *Parti pris*.

Malcolm Reid

Auteur de *Notre parti est pris*: un jeune reporter chez les écrivains révolutionnaires du Québec (*PUL* 2009) et ancien correspondant du *Globe and Mail*